

Ernest LE BARZIC - Roh Vur

Membre du Comité Directeur du Collège Bardique

Un intime du Lorrain Lyautey

LE GÉNÉRAL COMTE

YVES DE BOISBOISSEL

BARDE DE BRETAGNE

Ernest LE BARZIC - Roh Vur  
Membre du Comité Directeur du Collège Bardique

Un intime du Lorrain Lyautey

LE GÉNÉRAL COMTE

YVES DE BOISBOISSEL

BARDE DE BRETAGNE

Roaoson, 21/2/68

A Julian F. Coraud, courageux  
directeur-fondateur de l'O.B.T.

A un galon.

*[Signature]*  
111 Rob Kur

## PRÉFACE

L'ouvrage de M. Le Barzic vient à son heure. La France va célébrer le bicentenaire de Chateaubriand. Une fois de plus la Bretagne est à l'honneur.

Le général de Boisboissel fut un grand Breton. Dès son enfance, il a la passion de la mer. Il est séduit par les océans et les navigations lointaines. Ces disciplines, ces enchantements furent pour lui à la fois des règles de vie et des rêves d'espérance.

Jeune officier, il est épris de questions sociales. En Afrique, il sait se faire aimer des populations. Grand chrétien, il obéit à des principes généreux. Aussi sa rencontre spirituelle avec le maréchal Lyautey était-elle inscrite dans sa destinée.

Avec émotion, j'évoque les confidences du Maréchal. Le général de Boisboissel, disait-il, était "sa conscience". Il lui portait estime et affection et faisait le plus grand cas de son jugement.

Soldat avant tout, le général devait, pendant la guerre, se conduire en héros, puis il devint l'un des grands chefs de notre armée, faisant toujours preuve d'un remarquable sens de l'autorité.

M. Le Barzic nous ramène ensuite en Bretagne. Avec lui, nous comprenons mieux le rôle du général. Nous sommes entraînés dans l'atmosphère des pardons, parmi les bardes, dans des landes, auprès des calvaires. Le général eut alors une grande activité. Nous nous trouvons en présence d'un poète. Dans la première partie du livre, on songe au mot de Bossuet sur les grands hommes : « Leurs seules actions les peuvent louer. ». Maintenant on se remémore Chateaubriand, ses rêves et ses rythmes.

M. Le Barzic doit donc être remercié. En nous évoquant — avec talent — un grand caractère, il nous décèle les secrets d'une terre.

Paris, le 30 avril 1967.

Pierre LYAUTEY  
président de la Société  
des Gens de Lettres.

## RAKSKRID

Ur pennadig-amzer, met ur pennadig berr hepken on chomet en entremar, p'en deus skrivet va c'henvreur ROH VUR evit goulenn diganin ur rakskrid e brezhoneg. Kaer am boa krediñ e tle bezañ rener ar C'hoursez a-us d'an diforc'hiou, en em c'houlennen : « Daoust hag ez on an den dereat a c'hell meuliñ ar Jeneral a vBoisboissel ? » Kalz a draoù a oa disheñvel etrezomp ; un denjentil ha mab ur micherour, ur soudard hag un nann-brezelour a nac'h kemer perzh e rendaeloù al Leue-Aour, ur c'hristen doujus hag ur paotr ne voe ket desavet e skeud un iliz.

Hag e c'hellin koulskoude ! Perak 'ta ? Dreist an orin, an deskadurezh, ar renk hag ar menozioù, ez eus ur gwir liamm a deuz ar c'hemmoù etre ar vrogarourion : o c'harantez e-keñver o Bro. Amañ emañ burzud Skol-Veur Drouized, Barzhed hag Ovizion Breizh.

Ha dellezek e oa hor c'heneil eus an anv kaer a vrogarour dre e emzalc'h, dre e gomzoù, dre e skridou ? Ya, hep mar.

Un diverrañ eus e drivliadennoù hon doa kavet en ul lavarenn-stur mil gwech diskleriet : « Lakaet em eus va c'hleze da labourat evit Bro-C'hall. »

Ganet e oa ar Jeneral a vBoisboissel diouzh ul lignez a enore stourm dispart ar varc'heien. Ur Brientin a ouenn e oa. Penaos plegañ ur brientin da strivañ azezet a-dreñv ur burev en un ti-kenwerzh pe ul labouradeg ?

Ya, lakaet en doa e gleze da labourat evit Bro-C'hall evel m'en doa graet an Duk a Richemont ha meur a waz all sonn ha balc'h eus noblañs an Europa a-bezh. Hogen ne oa ket tamm ebet tener e-keñver ar vro a implije e skiant hag e nerzh a soudard, e-keñver mererezh dall Pariz, pa wele stad truezus e Vreizh.

Studiet en doa yezh e gendadoù, roet skouer an doujañs d'e Vamm-Vro, kanet he c'hened hag he finvidigezhioù e pep skrid hag e pep lec'h, kemeret perzh e stourm sevenadurel

ar Vretoned emskiantek, setu awalc'h a zellid evit kreskiñ hon anaoudegezh-vat evit ar Jeneral Erwan a vBoisboissel, barzh "Mab ar Pelem".

Pal ar C'hoursez eo derc'hel eñvor ar Vretoned kalonek o deus diskouezet a-wel d'an holl o fealded evit Douar sakr hon Tud-Kozh hag o deus bet feiz en e blanedenn. Kaset eo hor c'hefridi da benn a-zivout ar Barzh "Mab ar Pelem" a-dru-garez da Roh Vur a oar ken mat ha ken brao enoriñ hor c'henvroiz brudetañ.

Aldrig RUSSON  
Drouiz-Meur Eiler.

« Si loin qu'il soit de sa terre, et même de toute terre, l'homme n'est pas citoyen du monde, mais du petit coin de terre où il est né », nous a dit Paul Bourget.

N'affirmerait-on pas que c'est dans l'antique manoir du Pélem, en Haute-Cornouaille, que naquit Yves-Marie-Jacques-Guillaume de Boisboissel ? Forcé nous est pourtant de reconnaître que c'est à Paris, dans le 16<sup>e</sup> arrondissement, qu'il vit le jour, le 7 mai 1886, mais il fut baptisé, il est vrai, dans l'église paroissiale de Saint-Nicolas, ancienne chapelle privative de sa famille, donnée par elle à la commune, en 1870. Il était le fils de Charles-Marie-Edmond, comte de Boisboissel (1), né lui-même en 1851, à Chinon, où son père était juge, en attendant de devenir membre de l'Assemblée nationale en 1871.

Malgré le hasard de ces naissances, le château du Pélem, en Saint-Nicolas-du-Pélem, était le « vieux nid d'hommes » des Boisboissel du XIX<sup>e</sup> siècle et l'est toujours. La propriété avait été acquise, en 1785, par le marquis Hippolyte-Louis-Marie Loz de Beaucours, arrière-arrière-grand-oncle du général. Elle appartenait auparavant aux Bréhant qui ont donné le comte de Plélo, le fameux héros de Dantzig (2), dont la fille épousa le duc d'Aiguillon, commandant en chef de la Bretagne, qui vint une fois au manoir, malgré l'état pitoyable des chemins.

La seigneurie du Pélem (ou mieux du Pellen) appartenait au XV<sup>e</sup> siècle à des gentilshommes de ce nom. Cette maison se fonda dans celle des Jourden qui elle-même se confond, au siècle suivant, avec les Quélen.

(1) Décédé le 11 août 1915 à Saint-Nicolas-du-Pélem, dont il fut le maire de 1900 à 1910, Député des Côtes-du-Nord, il avait été blessé à Gravelotte et emmené en captivité à Wesel, dans une île du Rhin.

(2) On sait que luttant pour Stanislas Leczinski au nom du roi Louis XV, il se jeta avec 2 000 hommes sur Dantzig investi par 30 000 Russes, et tomba en brave, à 35 ans, "à la Bretonne", déclare le général de Boisboissel.

Quant aux Boisboissel proprement dits, ils tiennent beaucoup plus du Goëlo et du Trégor que de la Haute-Cornouaille. L'histoire de leurs lointains ancêtres fut intimement liée à celle de la ville de Saint-Brieuc et de son antique et sévère cathédrale aux allures de forteresse. La tour Quicangrogne, au nom d'une rudesse toute guerrière, fut l'hôtel de Boisboissel. Les membres de cette famille avaient des fonctions importantes auprès des évêques de la cité. On sait que, lorsqu'un nouveau chef de diocèse entrait pour la première fois dans sa bonne ville, c'était le seigneur de Boisboissel qui conduisait son cheval par la bride.

En 1329, Yves de Boisboissel (3), chanoine et official de Tréguier, fit partie de la députation conduite par Jean III de Bretagne et Guy, comte de Penthievre, auprès du pape Jean XXII, en Avignon, pour lui demander de hâter la canonisation d'Yves Hélocoury. Il est nommé évêque de Tréguier en 1340 et transféré à Quimper en 1347.

Le dit évêque se trouvait à La Roche-Derrien, en 1345, quand la place fut prise par le capitaine anglais Northampton, et Thibault de Boisboissel y fut tué, en 1347, au service de Charles de Blois. Son frère Pierre périt à Auray, en 1364, pour la même cause (4).

Les Boisboissel possédaient plusieurs prééminences dans les églises paroissiales de Runan et de Trégomeur, dont le droit de sépulture. Dans cette dernière paroisse, ils étaient seigneurs du Fossé-Raffray et à Ploézal, le manoir de Launay leur appartenait longtemps.

Un Guillaume de Boisboissel est maréchal des logis "de la Roynie et Duchesse" à la montre de Guingamp, en 1503.

Sous les guerres de la Ligue, la malheureuse épouse que le sire de Kerguezangor, châtelain de Launay-Mûr,

(3) Cf. *La Roche-Derrien et ses environs*, 1955, et *Addenda*, 1958, par E. LE BARZIC.

(4) « Mais pourquoi diable soutenaient-ils ce Blois, étranger au duché ? » s'exclamait un jour le général.

fit précipiter du haut de ses remparts dans une barrique garnie de clous, était probablement un Boisboissel (5). Une Pétronille de Boisboissel fut la huitième abbesse du monastère Sainte-Claire de Dinan\*.

Un Boisboissel est inscrit, en 1703, au rôle de la capitation de la noblesse de Tréguier, dans la paroisse de Louannec.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Achille de Boisboissel fut capitaine de Pontrieux, une des vingt capitaineries créées par le duc d'Aiguillon, en 1756, pour la défense de la province.

Une branche des Boisboissel a résidé à Tréguier :

Vincent-Gabriel, enseigne de vaisseau au service de la Compagnie des Indes, émigré en 1793. Fils de Jean-Joseph et de Marie-Jeanne Quintin de Kercadio. C'est du père ou du fils que sont les œuvres mentionnées dans la "Notice sur les écrivains de Bretagne", sous la rubrique "Comte de B., de Tréguier" : **La Constance couronnée**, pastorale en un acte, 1782 ; **Constantin**, tragédie ; **L'Ecole des vieillards**, comédie, 1784, **Proses et rimes d'un Bas-Breton** et quelques autres énumérées par Benjamin Jolivet.

Vincent avait un frère, Toussaint-Joseph, né et baptisé à Tréguier, clerc tonsuré en 1753. Il fut nommé, en 1779, chanoine comte de Lyon, ayant fait les grandes preuves capitales exigées (preuve de noblesse à 32 quartiers), vicaire général de Tréguier en 1780, de Lyon en 1781. Décédé et inhumé à Lyon en 1819.

Pour compléter ces notes généalogiques, notons qu'au moins par les Loz, les Boisboissel (6) sont apparentés aux antiques familles bretonnes : Tournemine, Acigné,

(5) Cf. *Mûr-de-Bretagne et sa région*, ou *En Suisse bretonne*, d'E. LE BARZIC, chez l'auteur, Ti Roh-Vur, Mûr-de-Bretagne, ou 26, avenue du Cimetière de l'Est, Rennes.

(\*) Cf. étude du vicomte de la Messelière dans le bulletin de 1957 de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord.

(6) *D'hermine au chef de gueules chargé de trois maclès d'or*. Devise : *Haec soli gestant insignia fortes* (Seuls les forts portent ces armes insignes.)

Laval, Vitré, Rohan, Rieux, Quélen, Kergorlay, Plusquellec, Clisson.

Au début de son ouvrage "Dans l'ombre de Lyautey", le général de Boisboissel signalant que le maréchal avait aussi du sang Rohan et Rieux, cite le proverbe : "Après Rohan et Rieux, tous les Bretons sont égaux entre eux".

Si nous nous sommes plu à rappeler quelques-uns des quartiers de noblesse de notre vénéré ami, chose que lui-même ne faisait pas souvent, c'est surtout pour attester ses origines bretonnes, ce dont il était très fier. Voici ce que lui-même a dit de ce genre de recherches : "Ce petit jeu innocent, s'il sait rester objectif, de la projection des atavismes...".

Si Yves de Boisboissel n'est pas né à Saint-Nicolas, il n'a rien aimé plus que son manoir du Pélem, ample construction du début du XVII<sup>e</sup> siècle dont la façade aux rides d'aïeule vénérable a un charme tout particulier avec son large perron où l'on croit entendre sonner des éperons de mousquetaires, son auvent et sa grande tour carrée au toit pointu, l'ombrage de ses arbres séculaires. C'était une demeure considérable et confortable à l'époque de sa construction. Telle qu'elle est, le général l'aimait, il aimait écouter battre son "grand cœur de pierre", rêver dans ses bois et se reposer sur la courtine, nommée les "Tourelles", qui limite ces bois au Sud (7).

Cependant le manoir ne fut pour lui que la maison des vacances.

#### ETUDES ET ENVOL

Yves de Boisboissel fait ses études — de solides humanités — à Sainte-Marie de Monceau, à Paris, de la huitième à la rhétorique, en sautant la seconde.

L'adolescent de quinze ans perçut alors l'appel de la mer. Quoi d'étonnant pour un Breton de vieille souche !

(7) Le bois de Beaucours a compté 50 hectares.

Comble de bonheur, il vient faire ses études préparatoires en Bretagne ! Il devient, en effet, en 1901, élève à l'école Saint-Charles, de Saint-Brieuc, où les Frères Marianites se sont spécialisés dans la préparation à l'examen d'entrée à Navale.

Yves de Boisboissel y est un excellent élève puisqu'en fin de la première année, il obtient le troisième accessit d'excellence, le premier prix de composition française, deux autres premiers prix, un deuxième prix et cinq accessits.

L'année scolaire 1902-1903 est encore plus brillante, il obtient le premier prix d'excellence et de composition française, un autre premier prix, un deuxième prix, un deuxième accessit, l'inscription au livre d'or et le prix d'inscription au tableau d'honneur. Yves de Boisboissel est donc à la fois un élève brillant, très travailleur et d'une conduite exemplaire. Hélas, au concours d'entrée à l'Ecole Navale, il est seulement admissible (n° 115). Il est vrai qu'il n'a que 17 ans.

Il entre en classe de Marine troisième année, mais sa santé est déficiente et il ressent un certain découragement. Cependant il termine l'année 1904 avec le premier accessit d'excellence, réussit l'écrit du concours de Navale (n° 16), mais rate encore son oral... Il était classé 54<sup>e</sup> pour 50 reçus.

Ce second échec fut une grande épreuve pour le jeune homme de 18 ans, la malchance s'en était mêlée, et peut-être aussi l'excellent littéraire qu'il était n'avait-il que des résultats trop moyens en mathématiques, parmi tous ces mathématiciens. Il abandonne la préparation au Borda, mais l'appel à la mer est plus fort, il entre à l'école d'hydrographie du Havre. En 1905, il en sort premier à l'examen théorique (brevet supérieur) de capitaine au long-cours, mais pour pouvoir présenter sa candidature à l'examen pratique il fallait compter au moins soixante mois de navigation effective.

Le 7 mai 1905, jour de son anniversaire, il embarque comme pilotin sur le trois-mâts Eugène-Pergeline, de la

Compagnie des Voiliers nantais. Ce beau navire de 3 000 tonnes, 90 mètres de long et dont le grand-mât pointe à 40 mètres, ne compte que vingt-six hommes d'équipage, c'est dire qu'on n'y mène pas la vie de château et qu'un pilotin y est à rude école. Si la place habituelle du jeune « lieutenant » est à la dunette, à la barre ou au bossoir, il doit aussi prendre des ris, amurer la misaine, grimper là-haut pour larguer ou carguer un cacatois, apprendre à mouiller un tangon, godiller ou souquer aux avirons dans une embarcation, étaler à la mer, laver le pont à grands coups de faubert, arrimer une cargaison. Car le trois-mâts fait le transport du minerai de nickel de la Nouvelle-Calédonie à Glasgow. Cela, ce n'est pas du cabotage ! Le jeune pilotin fait ainsi le tour du monde et reste jusqu'à cent vingt jours sans descendre à terre. Il double les trois caps de l'hémisphère sud, dont le fameux « Cap-Dur », le terrible cap Horn. Ce qui vaudra plus tard à la légion des « cap-horniers » de compter un général de corps d'armée dans ses rangs.

En fin janvier 1906, de cette rude campagne, le jeune marin, enchanté de son dur métier, revient hâlé, virilisé, les épaules plus larges, les traits affermis. Cependant la Marine ayant décidé de ne plus prendre de pilotins dans le Grand Corps, il dut abandonner cette carrière si bien commencée pour préparer au lycée Saint-Louis, à Paris, son examen d'entrée à Saint-Cyr. De février à juillet 1906, il se remet donc à l'étude et est reçu 23<sup>e</sup> sur 270 candidats.

Il est alors affecté, selon la loi de 1905, au 48<sup>e</sup> de Guingamp pour y accomplir un an de service et y contracter son engagement (8). Il est caporal en février 1907, sergent en juillet, et en octobre, en fin de cette première année de Saint-Cyr, classé 10<sup>e</sup> sur 267. Il termine l'année suivante avec la place de huitième et choisit l'infanterie coloniale où il se retrouve sous le signe de l'ancre de marine qui rappelle que cette arme releva du ministère de la Marine jusqu'en juillet 1900.

(8) Il avait choisi ce régiment breton par sollicitude pour ses compatriotes, dont certains étaient encore peu au courant des finesses du français.

Sous-lieutenant en octobre 1909, Yves de Boiboissel est affecté au 22<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale à Hyères. Il est nommé lieutenant le 1<sup>er</sup> octobre 1910 et désigné pour le 2<sup>e</sup> bataillon de tirailleurs sénégalais à Tombouctou. Pendant trois ans, il va mener la rude vie de nomade. « Ces deux premières étapes de sa carrière, navigation au grand large, séjour en plein désert, avec leurs corollaires : le silence, la méditation, la contemplation de l'infini, l'ont marqué pour toute sa vie, en développant en lui le sens de l'initiative et des responsabilités, et, malgré l'absence totale d'églises et de prêtres, en fortifiant sa foi en Dieu. » (général Charbonneau.)

Il est tour à tour désigné pour diriger un détachement de protection des nomades de la région de Bamba, au commandement du poste de Bamba, puis à celui d'une des compagnies, et enfin chargé de former un peloton de méharistes à la tête duquel il poursuit sans trêve mejbours et razzi. Nous donnons encore la parole au général Charbonneau : « Son peloton méhariste, par ses qualités de discipline, de célérité, de bravoure, acquiert une telle renommée que, quelques années plus tard, dans les tranchées de Champagne, où des broussards revenus d'Afrique égrenaient leurs souvenirs, j'entendis maintes fois vanter le peloton de Boisboissel. »

Les ailes se sont ouvertes et cet envol annonce une belle carrière.

### SON BEAU MÉTIER D'HOMME

Pour le jeune officier, la vie de méhariste du désert continuera, harassante et exaltante à la fois, jusqu'en juin 1913. En fin 1911, il escorte l'Azalaï sur Taodeni, puis prépare la colonne d'occupation de Oualata à laquelle il participe. Cette occupation de Oualata avec le lieutenant-colonel Roulet s'étend sur toute l'année 1912, coupée d'une reconnaissance sur Tichitt, d'une première liaison avec les méharistes de Mauritanie et de quelques autres opérations.



C'est l'époque où Yves de Boisboissel étudie avec ardeur les langues arabe et berbère qu'il apprendra méthodiquement, comme il faisait toute chose, et de façon très correcte. Cette étude est à l'ordre du jour. Le colonel Mangin vient de vaincre El Hiba et d'emporter Marrakech, où Lyautey a fait une entrée solennelle.

Le 16 décembre 1912, Boisboissel reçoit une lettre de félicitations du lieutenant-colonel Sadorga et est cité à l'ordre de la Région de Tombouctou pour avoir mené de main de maître la poursuite d'un razzi.

De cette fin d'année 1912 à février 1913, il neutralise avec le même succès un autre razzi, celui d'Ould-Sidi-Lakhal, et, au mois de mars, est proposé pour la croix de la Légion d'honneur, à 26 ans !

Il rentre en France le 4 juin, laissant derrière lui cette passionnante vie de méhariste dont il gardera toujours un peu la nostalgie, nostalgie qu'il exprime avec maestria dans une page de son maître ouvrage sur Lyautey :

« L'Afrique est une rude initiatrice qui confirme les tempéraments, durcit les corps et les volontés, exalte les cœurs et laisse à ses fidèles la nostalgie de sa saine étreinte...

« ... Un pays nous tient, nous possède, dans la mesure où nous y avons laissé de nous-même »...

« ... Il semble qu'il dilate l'espace, ce Sahara, qu'il apaise le rythme du temps. Par l'ascétisme qu'il impose, il élimine les bassesses. Il contient de rêve ce qu'il faut à l'ange pour n'être pas étouffé par la bête dans l'obsession des besoins physiques, des nécessités vitales quotidiennes, mais en même temps il offre à l'action précise, efficace, un champ indéfini. Dans l'ordre professionnel, école de prévision, d'action, d'exemple, en bref de commandement. Toute négligence se paie, et cher, et sans délai. Manquer le puits ou le trouver bouché, c'est risquer la mort, et quelle mort ! »

Le 13 octobre, mariage d'Yves de Boisboissel avec Mlle Cécile de Gennes qui, épouse accomplie, lui donnera

une nombreuse famille et sera l'âme d'un foyer chrétien très accueillant. Le lieutenant est désigné pour le 7<sup>e</sup> Colonial à Bordeaux où le jeune ménage vit des jours heureux.

En juillet 1914, l'ancien méhariste est désigné pour le 2<sup>e</sup> (il passera plus tard au 15<sup>e</sup>) bataillon de tirailleurs sénégalais, au Maroc, c'est-à-dire qu'il est appelé à servir sous Lyautey.

Mme de Boisboissel mère avait été témoin de Mme Fortoul (9) à son mariage avec le général Lyautey, en 1909. Elles s'étaient connues dans les services de la Croix-Rouge, dans les hôpitaux, et appartenaient toutes les deux à la première équipe d'infirmières envoyée à Casablanca, en 1907, juste derrière les obus de la « Gloire ».

Le lieutenant ne tarde pas à conquérir l'estime et l'affection de ce chef qui a déclaré : « Rien ici-bas ne se fait sans une parcelle d'amour. » Lui-même s'attache sans réserve à son « patron ». « Comme Lyautey écrira de lui-même qu'il était imprégné de Galliéni, Yves de Boisboissel sera imprégné de Lyautey, et pour toute sa vie. » (Général Charbonneau.)

Cette vénération de notre compatriote pour son grand aîné se reflètera plus tard dans l'importante biographie qu'il lui consacrera. Et cette admiration et cette affection sont partagées par les autres biographes du maréchal, l'un d'eux, Wladimir d'Ormesson, ne dit-il pas : « Ses officiers d'ordonnance, ses chefs de cabinet militaire et civil, un Bénédic, un Vatin-Pérignon, un Boisboissel, un Durosoy, pour ne citer que ceux-là, n'ont pas été seulement associés à la vie de Lyautey, ils ont été ses confidents, dans le sens propre du mot. »

En cette fin de juillet 1914, le résident général reçoit l'ordre de ne maintenir au Maroc que le minimum de forces indispensables, « le sort du Maroc devant se régler

(9) Mme Fortoul était la fille du baron de Bourgoing, chambellan de l'empereur Napoléon III, et de la ravissante et vertueuse baronne, dame d'honneur. L'impératrice avait été la marraine de la petite Bourgoing et l'avait appelée Inès. M. Fortoul était un brillant officier d'artillerie, petit-fils du ministre de l'Instruction publique de 1851 à 1856.

en Lorraine », de réduire l'occupation à celle des principaux ports. Mais on sait qu'il résolut de ne pas évacuer un pouce du territoire conquis, de « conserver la coquille de l'œuf, même s'il est vidé de sa substance ». « J'ai vidé la langouste, mais j'ai gardé la carapace ! » En août, les opérations consistèrent donc dans l'évacuation des six batteries et des vingt bataillons demandés par le gouvernement et par la mise en place des territoriaux, venus de France et qui vont être encadrés par des officiers ayant la pratique de la guerre en Afrique, comme le lieutenant de Boisboissel. Le 9 mai 1915, celui-ci se distingue avec sa section de mitrailleurs à l'attaque du Djebel Helfa, ce qui lui vaudra d'être cité par le général Simon, le 28 avril 1916. A cette date, le résident général dut se séparer de lui, son tour était venu de partir pour le Front de France. Malgré tous les regrets que lui causait son départ du Maroc, le capitaine de Boisboissel ne cherche pas à l'éluider. Il considère qu'il y va de son honneur. Il est remplacé dans son rôle d'officier d'ordonnance par M. Wladimir d'Ormesson, le futur académicien.

C'est à ce moment que Lyautey quitte aussi le Maroc pour prendre le portefeuille de la Guerre, mais son absence ne dure que cinq mois.

Le capitaine de Boisboissel ne tarde pas à se distinguer dans les tranchées, notamment devant le moulin de Laffaux dont il couvre les abords avec sa compagnie de mitrailleuses du 22<sup>e</sup> Colonial. Il est l'objet de sa première citation à l'ordre du corps d'armée, le 14 mai 1917 : « Brillant officier, récemment venu du Maroc, qui, au cours de la journée du 16 avril 1917, a fait preuve de belles qualités militaires. Le 19 avril 1917, accompagné d'un officier et d'un sous-officier, a été chercher en plein jour, dans les fils de fer ennemis, le cadavre d'un chef de bataillon tué trois jours auparavant et a, ainsi, permis d'acquiescer l'assurance que l'ennemi abandonnait sa première ligne. »

Yves de Boisboissel reste durant seize mois sur le front français où il est l'objet d'une seconde citation très



Alger, 18 mars 1942

Le général de Boisboissel reçoit la cravate de Commandeur de la Légion d'Honneur des mains du général Juin, à la caserne d'Orléans, dont le tiers devait être détruit par un bombardement l'hiver suivant.

(Cliché famille de Boisboissel)



Le château du Pélem  
en Saint-Nicolas-du-Pélem

Ex-libris du général de Boisboissel

élogieuse à l'ordre du corps d'armée pour sa conduite à l'état-major d'une division au Chemin-des-Dames.

Le 15 juin 1918, détaché à l'état-major du 1<sup>er</sup> corps d'armée colonial, il retrouve le Maroc.

Le 16 juin 1920, il est nommé chevalier de la Légion d'honneur et, l'année suivante, il quitte de nouveau le Maroc, étant admis à suivre les cours de l'Ecole supérieure de guerre. Quand il en sort, en 1923, avec la mention très bien, il repart pour l'empire de Lyautey, comme chef du troisième bureau de l'état-major.

Le 25 décembre 1924, il est promu chef de bataillon. La paix française règne partout au Maroc ; en juillet, Lyautey a inauguré, à Casablanca, le monument de la Victoire. Il « règne », mais reste respectueux des traditions locales.

« Quand à Rabat, autour de sa splendide résidence, construite d'après les données les plus sûres du syle marocain, il a fait édifier ses services, dans leur architecture il a aussi respecté les traditions de l'art musulman. » (Croidys.)

A ce moment, aucune cour n'est aussi brillante que celle du proconsul Lyautey l'Africain. « Qui n'a pas connu le Maroc, et plus spécialement Rabat, de 1919 à 1924, n'a pas connu la douceur de vivre, ou plutôt, et plus virilement, la joie de travailler, l'orgueil de créer, c'est-à-dire la grande passion humaine. » C'est Boisboissel qui parle, il sait qu'il fait partie de « l'Equipe », de cette équipe qui, après avoir assuré la paix et l'ordre, la sécurité des transactions, travaillait à donner à ce pays un outillage économique, une vie moderne, tout en assurant la sauvegarde de ses institutions traditionnelles. De tout cela il est fier. Dans l'entourage du résident général, lui, Breton, il est l'un de ceux qui exigent que soient préservées les richesses artistiques et culturelles du pays, s'opposant au vandalisme des autochtones eux-mêmes. Comme son maître, Boisboissel aime l'action et s'enchantait à ce mot créer, ce qui l'amène à citer Nietzsche : « Créer,

« grande, sublime joie humaine, la délivrance de la douleur et l'allègement de la vie. »

Mais cette **Pax Romana** va être troublée.

Un cadî du Maroc espagnol, Abd-el-Krim, est devenu souverain absolu du Rif et ne cache pas ses intentions de marcher sur Fez. Le maréchal craint que son empire, soumis par la persuasion et la conquête morale, ne soit emporté par un raz-de-marée, il demande à la Métropole du renfort qui tarde à venir.

En avril 1925, c'est la trouée fulgurante d'Abd-el-Krim vers Fez. Le général de Chambrun arrête cette marche précipitée. « Son attaque de front stoppée, le chef rifain tente la manœuvre par les ailes, et, cette fois, ce sont les troupes du général Freydenberg qui le repoussent. » (Croidys.)

Or, le commandant de Boisboissel est le chef d'état-major du colonel (puis général) Freydenberg, grand homme de guerre, un des officiers français qui ont passé le plus d'années au Maroc, ayant à son actif un nombre incalculable de barouds. « C'est l'honneur de ma carrière d'avoir servi sept ans un tel chef », déclarera Boisboissel.

En juin et début juillet, alors que 5 000 Rifains s'avancent dans la région de Taza, que des tribus se révoltent, menaçant de nous faire perdre l'Atlas, le groupe Freydenberg livre 19 combats en 32 jours, « pion mobile qu'on promenait à la demande du danger, sur l'échiquier des coups durs ».

En août 1925, le général Naulin, à qui le maréchal, à bout de forces, a donné le commandement des opérations, cite à l'ordre de l'armée le commandant de Boisboissel « dont les brillantes qualités se sont de nouveau affirmées entre le 18 et le 28 juin et entre le 29 juillet et le 12 août. S'est plus particulièrement fait remarquer le 25 juin en redressant lui-même, sous un feu violent, les unités de tête que le tir ajusté de l'ennemi avait fait refluer vers la gauche. » Cette citation loue aussi les services rendus « en coopérant personnellement à la coordination des troupes françaises et espagnoles ».

« Le 24 septembre 1925, le maréchal Lyautey donne sa démission, non sans un grand déchirement ; il va quitter ce pays africain auquel, depuis treize ans, il a donné toutes ses forces. » (Croidys.)

On peut imaginer la peine du comte de Boisboissel...

C'est à ce moment qu'il reçoit des mains du général Primo de Rivera la croix du Mérite militaire espagnol rouge, toujours attribuée pour faits de guerre et qui équivalait en dignité au grade de commandeur de la Légion d'honneur.

En décembre de cette même année 1925, qui compte tant dans sa carrière, Yves de Boisboissel est officier de la Légion d'honneur et l'objet d'une deuxième citation à l'ordre de l'armée T.O.E.

En 1926, il est chef d'état-major de la région de Meknès et participe activement..., mais contentons-nous de reproduire le texte de sa troisième citation à l'ordre de l'armée T.O.E. : « Officier supérieur d'une haute valeur morale et militaire. Pendant les opérations de réduction de la Tache de Taza, a rempli avec une rare distinction les fonctions de chef d'état-major d'un important détachement de toutes armes, qui, pendant huit jours, a dû livrer, dans un terrain chaotique de haute montagne, de durs combats contre un adversaire nombreux et résolu à nous interdire à tout prix l'accès de ses derniers refuges. Grâce à son activité, à sa compréhension de la situation et à son expérience de la guerre au Maroc, a réussi à assurer sans un à-coup le ravitaillement d'un groupe de six mille hommes et trois mille animaux, en vivres, en eau et en munitions. Le 14 juillet, au moment où deux bataillons opéraient leur décrochage des pentes sud du Tizi N'Ouedel, serrés de très près par les dissidents, a organisé avec un sang-froid et une énergie remarquables un échelon de repli qui a permis de briser net l'élan de l'ennemi. »

Au cours d'une permission de cette année 1926, le comte de Boisboissel passa deux jours à Thorey auprès de son ancien « patron », le vieux lion un peu désabusé ».

qui « se consumait de n'être plus Lyautey ». « Le Maroc ? Connais pas... », avait-il répondu un jour à Pierre Laval. Mais il parle tout autrement à son ancien collaborateur : « Nous sommes seuls : parle-moi du Maroc ! » Que d'émotion chez le maréchal et pour celui qui l'avait si bien servi !

Au Maroc, la guerre n'est pas encore finie, on entend toujours chanter :

Pour faire un soldat de marine,  
Il faut avoir de la poitrine,  
Le cœur d'un matelot  
Et celui d'un soldat...

et d'une façon plus générale :

Sous le soleil marocain,  
Je pense à toi, Suzon, ô ma jolie ;  
Au pays des Rifains,  
Ton souvenir me fait aimer la vie...

ou bien « la Fille du Bédouin ».

Non, la guerre n'est pas encore finie, ou du moins il s'agit maintenant de pacifier. En juillet 1929, on trouve encore le chef de bataillon de Boisboissel, commandant du Cercle de Missour depuis janvier 1928, en opérations dans l'Aït Yacoub. Lui, qui se bat en chevalier, ne refuse pas son estime à l'adversaire. « Une guerre n'est jamais joyeuse, dit-il, mais c'était du beau combat, franc, à vue, braves contre braves ». Nous ne résistons pas encore au plaisir de recopier sa quatrième citation marocaine qui lui valut la croix de guerre des T.O.E. avec palme :

« Brusquement appelé à prendre les fonctions de chef d'état-major du groupe d'opérations constitué en toute hâte pour dégager le poste de Aït Yacoub, encerclé et serré de près par une très forte barka ennemie, a donné une fois de plus la mesure de ses belles qualités militaires et de sa grande valeur morale.

« Servi par sa connaissance du pays, rompu au métier de chef d'état-major au Maroc, a été, pour le général

commandant la région, pendant cette période critique, l'auxiliaire le plus précieux et le conseiller le plus sûr. A réussi à équiper, dans des conditions exceptionnelles, un secteur dépourvu de ressources, à organiser les services, à acheminer les renforts provenant des points les plus éloignés du Maroc et à mettre sur pied, dix jours après le début de la crise, un important groupement de toutes armes qui a entièrement rétabli la situation en remportant, le 19 juin, sur les dissidents, un magnifique succès. »

Le 25 septembre 1929, notre compatriote est promu lieutenant-colonel hors-tours (Conseil supérieur de la guerre).

Les nombreux lecteurs de la revue **Historia** auront lu avec intérêt, dans le numéro 208 de mars 1964, l'étude de l'académicien Wladimir d'Ormesson : « Lyautey au soir de sa vie. » A cet intérêt du texte s'ajoute d'ailleurs celui des illustrations. Pour notre part, la première photo nous a aussitôt retenu. A l'exposition coloniale de Vincennes, en 1931, c'est l'envoi des couleurs. Le maréchal Lyautey, entouré de son état-major, salue, les doigts à son képi lauré. Il va être octogénaire, et sa physionomie pathétique, tout son port, accusent tellement son âge qu'on en a le cœur serré. Au contraire, la force et la jeunesse sont incarnées en cet officier qui se tient à sa droite, un peu en retrait. C'est un lieutenant-colonel au képi frappé de l'ancre. Belle figure sereine, quelque peu ascétique, mais sans maigreur, courte moustache brune. C'est Boisboissel. Comme chef d'état-major, membre du Conseil supérieur de la guerre, il est encore une fois le bras droit du maréchal, chargé de l'organisation et de la réalisation de cette importante exposition. Pour l'ancien proconsul, auquel la République rendait un hommage de reconnaissance bien mérité, ces quelques mois constituent « une bouffée d'air ensoleillé dans un long hiver ».

De nouveau, il crée, il bâtit. **Cæsar pontem fecit**. Il sait qu'il peut se reposer sur l'activité et la vigilance de « son » Boisboissel qui est partout et fait merveille. Aussi le maréchal a-t-il pour lui des attentions spéciales. Ecou-

tez celle-ci qui est le fait d'un homme de cœur et a été appréciée par un autre homme de cœur :

« Avant mon départ pour Dakar, où je devais prendre les fonctions de chef d'état-major des troupes de l'A.O.F., le maréchal, par une attention qui le peint tout entier, tint à faire lui-même à mes trois plus jeunes fils, dont l'un était son filleul, les honneurs de l'Exposition. Après un déjeuner que l'émotion empêchait ces enfants de savourer à l'aise, il les emmena au zoo et au camp scout. Voyant cet illustre vieillard tenir mes garçons par la main et pencher vers les jeunes têtes une oreille un peu dure, je me disais que c'est une rare fortune de servir de tels hommes et qu'une amitié de ce prix honore toute une vie. »

En août 1931, le lieutenant-colonel de Boisboissel prend ses fonctions de chef d'état-major des troupes de l'A.O.F., auprès du général Freydenberg, à Dakar. A Noël 1933, il est colonel. Et quand il est rapatrié, le 24 juillet 1934, trois jours avant la mort de Lyautey, il emporte cette belle lettre du général Thiry :

« Le colonel de Boisboissel, chef d'état-major du commandant supérieur des troupes, quitte l'A.O.F. le 24 juillet 1934 après trois années de séjour.

« Je tiens, avant son départ, à souligner les qualités éminentes déployées par ce remarquable officier supérieur dans l'exercice de fonctions particulièrement chargées et délicates. Une connaissance approfondie des questions intéressant l'A.O.F., son tact, son dévouement, sa puissance de travail, son intelligence et son jugement en font un chef d'état-major modèle dont j'ai pu personnellement apprécier pendant plus d'un an la collaboration précieuse, hautement estimée déjà par mon prédécesseur, le général Freydenberg.

« Je lui adresse mes plus vifs remerciements pour les brillants services qu'il a rendus, et lui exprime, en même temps que mes regrets de le voir partir, mes vœux de bon congé en France et les souhaits que je forme pour la très belle carrière qu'il mérite. »

Le comte de Boisboissel faisait partie de l'escorte qui emmena les restes mortels de Lyautey de la chapelle des Cordeliers de Nancy, nécropole des ducs de Lorraine, jusqu'au croiseur **Dupleix**, à Marseille, où il embarqua avec le colonel Keller, le commandant du Souzy, le capitaine Durosoy, pour ce Maroc que l'illustre défunt avait tant aimé.

De la fin de 1934 au 1<sup>er</sup> janvier 1937, le colonel de Boisboissel est un chef de corps particulièrement brillant à la tête du 21<sup>e</sup> colonial, vieux régiment de Paris. Devant sa tombe, le général Bazillon a déclaré : « Jeune capitaine, commandant de compagnie, j'eus l'inappréciable avantage de servir sous les ordres de ce chef si humain et si éclairé. »

C'est à cette époque qu'il est désigné comme commandant en second de l'école spéciale militaire de Saint-Cyr, ce dont il se réjouit à juste titre. Cette nomination fait aussi bomber le torse à tous les marsouins. Pouvait-on mieux choisir que ce Breton dont tous les camarades admiraient la droiture de vie, fondée, on le savait, sur une foi chrétienne profonde, cet homme qui avait du panache et possédait déjà sa légende comme méhariste, ancien officier d'ordonnance puis chef d'état-major du grand Lyautey, ce combattant dont on racontait la belle conduite en 1914-1918 et surtout les hauts faits comme compagnon du baroudeur Freydenberg puis pacificateur de l'Atlas et qui avait de plus la réputation justifiée d'être un fin lettré. Enfin, il avait fait ses preuves de fin manœuvrier. Quel instructeur subtil il eût été !

Hélas ! au lendemain des élections de 1936, sa nomination est annulée, « dans un geste de basse démagogie », comme le fait observer le général Charbonneau.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1937, le colonel de Boisboissel est détaché à l'état-major du commandant supérieur des troupes coloniales dans la Métropole (C.S.T.C.M.).

Ici se situe une petite anecdote qu'il se plaisait à raconter au cours de nos agapes d'été, après nos cérémonies bardiques, et que je remercie notre confrère et

ami commun, Job Kergrist, de m'avoir rappelée. Elle aura l'avantage de servir de prélude au chapitre suivant sur les sentiments bretons de notre Pélémois.

Un rassemblement des troupes coloniales de toutes les casernes de France avait lieu à Paris. Le colonel de Boisboissel, qui avait la haute main sur ce meeting militaire, ressentit le besoin de faire un accueil particulièrement chaleureux aux marsouins de chez nous.

Quand les soldats du 2<sup>e</sup> d'infanterie de marine de Brest pénétrèrent dans la cour du 21<sup>e</sup>, ils eurent la surprise bien agréable et si inattendue de lire, sur une immense banderole barrant les façades, ces mots écrits dans notre vieille langue : « DIGEMER MAT D'AR VRE-TONED ! » (bienvenue aux Bretons). Nos gars furent très sensibles à cette attention et demeurèrent un instant figés par l'émotion. A la fin du « congrès » deux « 2<sup>e</sup> classe » vinrent se mettre au garde-à-vous à quatre pas devant le colonel... « Vous avez quelque chose à me demander ? leur dit le futur général.

— Oui, mon Colonel, une faveur.

— Laquelle, mes amis ?

— Pourriez-vous nous autoriser à décrocher la banderole et à l'emporter à Brest ?

— Faites pour vous, elle est à vous. Mais je ne permettrai pas que vous la détachiez vous-mêmes, elle vous sera remise, en témoignage d'amitié, avec tous les honneurs que j'accorde à la chère Bretagne que vous représentez ici. »

**Ex abrupto**, le colonel organise une petite cérémonie. La banderole est solennellement descendue par des soldats du 21<sup>e</sup>, pliée avec soin et remise officiellement aux Bretons devant tous les autres marsouins. Dès le lendemain, elle prenait place au-dessus de la cour de la caserne du 2<sup>e</sup>, à Brest, et elle y demeura longtemps.

Cette simple anecdote est un miroir où se reflète l'âme d'un grand chef, son amour pour la Bretagne, et nous y

retrouvons aussi la physionomie à la fois énergique, douce et aimable de notre tant regretté confrère.

Revenons-en à notre sévère **curriculum vitæ**... En cette année 1937, le colonel de Boisboissel est examinateur au concours d'entrée de l'Ecole de guerre, puis, le 1<sup>er</sup> décembre, il est détaché au centre des Hautes études militaires (C.H.E.M.) dont il sort, en juillet 1938, avec la mention « apte aux plus hauts emplois de la hiérarchie ».

Il retrouve alors la mer sur le paquebot qui l'emène vers l'Indochine, où il prend le commandement de l'infanterie de la division Cochinchine-Cambodge, et reçoit ses étoiles de général de brigade. En octobre 1940, il est chargé de toutes les forces militaires de la défense du Cambodge et, au début de 1941, « a la tâche bien lourde, étant donné les circonstances politiques et la pénurie de nos effectifs, d'arrêter la ruée siamoise sur le Cambodge. » (Général Charbonneau.)

En février de cette année, il embarqua pour la France avec sa famille, sur le **Cap-Padaran**, paquebot de la Compagnie des Chargeurs Réunis, qui dut contourner l'Afrique par Madagascar, le Cap et Dakar. On fêta à bord, au début du voyage, sa promotion au grade de général de division (J.O. du 6 mars 1941). Il ne débarqua à Marseille que le 23 mai. Que d'événements depuis son départ ! La défaite ! L'occupation !

En octobre, il est commandeur de la Légion d'honneur et adjoint au général Kœltz, commandant la 19<sup>e</sup> région à Alger. Le mois suivant, d'adjoint il devient titulaire et le 25 décembre 1942, il est promu général de corps d'armée.

C'est d'Algérie, peu après son occupation par les alliés, en juin 1943, qu'il s'en va prendre un poste à sa taille, celui de commandant supérieur des troupes de l'A.O.F.

Le 26 janvier 1944, il reçoit une lettre officielle de félicitations du général de Gaulle :

« Mon cher Général,

« Je suis heureux de vous dire combien j'ai été satisfait de la belle tenue des troupes coloniales ainsi que des éléments de la marine et de l'aviation que j'ai eu l'honneur de passer en revue ce matin. Leur ardeur et leur discipline apparaissent à tous les yeux.

« En A.O.F., sous votre impulsion, notre grande tradition guerrière reparaît dans toute sa vigueur.

« Voulez-vous d'autre part transmettre aux éléments de l'armée américaine et de la marine et de la R.A.F. britannique, qui ont pris part à la revue, mes vives félicitations pour leur impeccable présentation.

« Veuillez agréer, mon cher Général, l'expression de mes sentiments amicalement dévoués. »

Signé : C. de Gaulle.

Le 7 mai 1945, le général de corps d'armée Yves de Boisboissel est atteint par la limite d'âge et doit cesser ses fonctions. En réalité, on lui rognait une année de service actif, comme à bien d'autres. (10)

Ce 7 mai a quelque analogie avec le 24 septembre 1925. Comme Lyautey, vingt ans auparavant, le nouveau retraité reste pantois... La brillante activité qu'il vient de déployer pendant trois ans dans des circonstances bien difficiles, bien délicates, ne l'a pas, c'est le moins qu'on puisse dire, préparé à cette retraite qu'il n'attendait guère. De plus, en France, il se sent un peu perdu dans l'atmosphère trouble des lendemains de la Libération.

#### LA RETRAITE

Mais le général de Boisboissel se ressaisit vite, de multiples besognes le sollicitent, d'abord celle de chef d'une famille nombreuse, tâche où du reste il est secondé par une compagne toute dévouée et pleine d'initiative.

(10) En 1951, il sera élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur.

C'est à sa suite qu'il va s'intéresser, de façon active, aux œuvres locales à Vaucresson, où il réside une bonne partie de l'année.

Il m'écrivait, en 1952, s'excusant d'un ralentissement de son étude de la langue bretonne : « La vice-présidence de la "Ligue maritime et d'outre-mer" m'occupe énormément, et j'ai bien d'autres sociétés à faire marcher. »

Quelles "sociétés" ? Il nous suffit de relever celles qui figurent sur son memento mortuaire : membre de l'Académie des sciences coloniales (il fut chargé de la réception de l'ancien préfet des Côtes-du-Nord, M. Louis Boujard, le 20 avril 1956), vice-président de la Ligue maritime et d'outre-mer et de la Société de géographie commerciale, secrétaire général de la Fondation Lyautey, président du Comité de Paris des amitiés africaines, président de la Société militaire d'escrime, président des Anciens combattants et du Souvenir français de Vaucresson.

En outre, le comte de Boisboissel était un écrivain fécond, un historien, membre de plusieurs sociétés littéraires et savantes, dont l'Association bretonne et notre Collège bardique.

#### ÉCLAIRAGE

Quoique médiocrement instruit des choses militaires, nous avons tenu à faire un tableau aussi complet que possible de la brillante carrière du général de Boisboissel (à l'échelle de notre modeste travail, bien entendu). Était-il possible sans cela d'étudier l'homme ?

Lyautey s'est toujours déclaré anticolonialiste. Notre pacifique confrère du Collège bardique était-il colonialiste et militariste ? Il l'était probablement dans une certaine mesure, la mystique de l'armée était de tradition dans sa famille et dans tout son milieu et surtout il était de son temps. Mais c'était avant tout un soldat dont la seule ambition était de bien servir. Dans la mesure où il pouvait être militariste et colonialiste, sentiments dont il faut,



au moins, admirer le côté viril, ce ne fut jamais qu'avec le maximum d'idées humanitaires, comme il sied à un chrétien « penn-kil-ha-troad » (de la tête aux pieds).

Il s'est plu à répéter le mot de Lyautey : « La guerre 1914-1918 a été une guerre civile entre les nations blanches. »

Dans l'ouvrage qu'il a consacré, en 1954, à son aîné, le capitaine Georges Mangin (11), officier méhariste tombé, victime de son devoir, sous les coups d'un razzi, en plein Sahara, en 1908, voici comment il dégage le côté humanitaire de ces opérations de police du désert : « Empêcher l'odieuse traite de chair humaine, voilà pour tant ce qui fut un des objets d'une politique aujourd'hui qualifiée oppression. On se demande vraiment de quel côté étaient les tyrans !... (12) Presque toutes ses expéditions ont permis à Mangin de libérer des captifs enlevés par les nomades. Belle œuvre humaine de cet homme de guerre ! »

D'autre part, on pourrait appliquer à Yves de Boisboissel, sans crainte d'erreur, ce qu'il dit de son maître Lyautey : « Sa nature était avant tout constructive. Il avait le sens de la durée, le goût de l'ordre, la passion de créer. Pacifier d'abord pour faire de la vie ensuite, c'était à ses yeux la seule mission digne d'une nation civilisée, le plus noble objet à proposer à un chef, même militaire. »

Cela est très viril, commande le respect ou, au moins, l'indulgence, car ce n'est plus, reconnaissons-le, de la violence impérialiste. Il reste, bien entendu, que s'immiscer aussi pacifiquement que cela puisse être possible dans les affaires d'un autre peuple est toujours plus ou moins coercitif et attentatoire à sa liberté.

Mais, foin des dissertations ! Venons-en à Yves de Boisboissel, barde.

(11) Frère du général Charles Mangin.

(12) Il fait allusion à des massacres perpétrés par des chefs indigènes, comme celui de Rabah qui, lorsqu'il prit Kouka, fit égorger 300 femmes et enfants.

### MAB AR PELEM

« Mon beau-frère Boisboissel, le général... » C'est ainsi que débutait souvent la conversation du regretté comte de Kéranflec'h, lors de mes fréquentes visites en son élégant château du Quélennec, en Saint-Gilles-Vieux-Marché. Il n'ignorait pas qu'il me faisait plaisir, non point tellement de parler d'un militaire, mais parce qu'il savait que dans le domaine des idées religieuses et... bretonnes, j'étais un peu le petit frère de ce général. Il me disait quelle ardeur son beau-frère mettait toujours pour défendre la Bretagne et sa langue.

Mme la Comtesse, elle, me racontait — c'est encore un de ses sujets favoris — que son frère avait été le seul enfant de la famille à désirer apprendre le breton, amenant le personnel à lui parler en cette langue. Il arrivait que ces braves gens fussent amusés, mais ils mettaient généralement peu d'ardeur dans leur enseignement : ils préféreraient pouvoir parler entre eux sans être compris. Il est vrai qu'ils trouvaient très attachant ce garçon qui, lui, aimait d'un grand amour tout ce qui était le Pélem, St-Nicolas et la Bretagne en général (13).

Le comte de Kéranflec'h, ancien Saint-Cyrien et chef d'escadron de cavalerie, contait alors deux anecdotes de la vie militaire de son beau-frère. On sait qu'il avait été grand dignitaire de la "cour" de Lyautey au Maroc. Un jour, il y fit éclater une véritable bombe en se présentant à des camarades comme « officier breton au service de la France ». Yves de Boisboissel s'accolla définitivement cette étiquette et, à la résidence de Rabat, on s'y habitua. Cela n'était pas du tout pour déplaire au grand régionaliste qu'était le maréchal.

Nous savons que le comte de Boisboissel était chef d'état-major de Lyautey en 1930-1931 et nous avons vu le rôle actif qu'il joua dans l'organisation de l'Exposition coloniale. Eh bien, un jour, il faillit avoir un petit différend avec son vénéré "patron". Il devait y avoir quelque

(13) Lettre datée de Vaucresson, le 13 février 1955 : « Je pars pour Saint-Nicolas après-demain, j'ai soif du pays. »

part une évocation de la Bretagne, patrie de nombreux missionnaires et coloniaux, un pavillon peut-être... Or, d'après les ordres donnés par Lyautey, la cocasse et triste Bécassine devait y figurer. Mais "l'officier breton" d'intervenir et de déclarer tout net : « Monsieur le Maréchal, si vous faites cela, je ne suis plus votre Boisboissel. »

Le vieux chef connaissait son "fiston" et son intransigeance sur les questions touchant à son honneur et à celui de la Bretagne, et, encore une fois — **bis repetita placent** —, comme régionaliste lorrain, il le comprit fort bien et répondit : « Ah ! bon... eh bien, ne crains rien, cela ne se fera pas. » Oui, le grand Lyautey s'inclina.

Ces deux anecdotes me faisaient désirer de connaître mon compatriote. Et un beau jour de vacances de 1948 ou de 1949, le chauffeur du Quélénnec m'apporta un billet : « Venez donc au château, nous parlerons de notre cher pays. » C'était signé : Erwan a Voisboissel. Il m'attendait au perron. C'était un beau sexagénaire, de taille assez élevée, bien droit, élégant, un grand seigneur à physionomie douce et très sympathique. Il me présenta tout de suite son aimable épouse, sans oublier son pseudonyme bardique « Telennourez ar Pelem » (14) (la harpiste du Pélem), et tout un parterre de "noblesses" bretonnes qui avaient bien besoin d'être instruites sur certains aspects de leur pays. A table, c'est ce que nous fimes tous deux et ce fut, ma foi, un véritable feu roulant. J'ai rarement vécu des heures plus exaltantes, le général ne tarissait pas sur la matière de Bretagne, il savait beaucoup, mais il aimait encore davantage. Ah ! pour lui, les expressions de « sol natal » et de « mère-patrie » n'étaient pas de vains mots.

(14) Au Gorsedd de Saint-Nicolas, en début septembre 1930, le grand-druide Taldir avait déclaré le comte et la comtesse de Boisboissel membres d'honneur du collège des bardes. Ce fut un beau Gorsedd, tout Saint-Nicolas dans « la dérobée » dans les rues. Une partie des festivités se déroula sur la grande pelouse du château. Mme de Boisboissel y accompagna les chanteurs, dont Taldir, à la harpe et exécuta le « Dalch Soñj » sur le rocher de Roc'h an Lann. Cette harpe se fera entendre encore l'année suivante, avec le même brio, au congrès du Faouët.

En plus de la compagnie de sa sœur, de délicieuses promenades forestières, ce que notre confrère aimait le plus au Quélénnec, c'était l'imposante bibliothèque du comte Charles de Kéranflec'h (+ 1901), archéologue, celtisant et historien distingué, ami et collaborateur de La Borderie (15).

Cette entrevue fut le début de relations épistolaires qui durèrent jusqu'à la mort de mon correspondant, en 1960.

De quoi nous entretenions-nous ? Pour une bonne part, de la Bretagne. Si le général parlait assez difficilement le breton, faute d'avoir pu séjourner assez longtemps au pays, dans sa jeunesse, il ne cessait de l'étudier et fut peu ou prou l'élève de tous ceux qui, à l'époque, donnaient des cours de breton ou de littérature bretonne à Paris, par exemple, M. Toulemont. Il alla s'asseoir assez régulièrement sur les bancs du lycée Louis-le-Grand (16).

Si ses lettres étaient rédigées en français, en un français de qualité, elles comportaient toujours quelque phrase bretonne bien tournée, comme celle-ci : « Yec'hed mat, kenvroad ker, pokit d'am "filhor" Erwan (17) a berz ar jeneral koz. Gant karante bepred. » Bonne santé, cher compatriote, embrassez mon "filleul" Erwan de la part du vieux général. Bien amicalement toujours.

Il signait habituellement : Erwan a Voisboissel, Mab ar Pelem.

(15) Cf. *Mûr-de-Bretagne et sa région*.

(16) Le général savait suffisamment la langue des ancêtres pour traduire en français les contes de Luzel et de Dir-na-dor à l'intention de ses petits-enfants.

(17) Cet Erwan était le fils que Dieu a jugé bon de nous enlever à 22 ans. Le général, bon père de famille, aimait les enfants. Il se rappela toujours la visite inopinée de notre garçon (il devait avoir six ans) dans les salons du Quélénnec. Il se planta, raide, dans un garde-à-vous impeccable, devant le « vieux monsieur » grisonnant que je lui avais décrit : « Bonjour, mon général ! » Le vieil officier se rappelait aussi son refus de s'asseoir dans le fauteuil qu'il lui offrait, sa découverte d'un tabouret qu'il vint placer contre le siège de ce grand-père qu'il trouva bien sympathique et, enfin, ses embarras, assez bien résolus du reste, devant sa tasse de thé.

Bien entendu, nous échangeons nos ouvrages pourvus d'aimables dédicaces.

Souvent nous traitons de sujets historiques. Aiguilloné, il me donna des détails sur le passé de sa famille. M'ayant déclaré (c'était l'opinion de l'historien René de Kerviler) que la délicieuse église de Runan (18) avait été l'une des nécropoles préférées des vieux Boisboissel, je lui fis une bien bonne surprise en lui apprenant qu'elle avait été aussi celle des ancêtres de ma grand'mère, les Crec'hriou, qui ont encore leurs armes dans la maîtresse-vitre. Cela nous unit encore davantage et il lui arrivait de me donner du "cousin".

Le comte de Boisboissel était donc membre d'honneur du Gorsedd, il aimait tendrement la Bretagne, il était écrivain de talent et étudiait langue et littérature bretonnes, je lui dis combien le Collège des Bardes serait fier de l'avoir au nombre de ses membres actifs et quel serait mon plaisir de le parrainer.

Il accepta avec beaucoup d'émotion. Il devait venir au Gorsedd de Carnac, en 1955, mais sa belle-mère, Mme de Kerraoul (19) mourut à ce moment au domicile de ses enfants, à Vaucresson. Aussitôt après les obsèques, il s'était rendu à Rome pour assister au X<sup>e</sup> congrès des Sciences historiques, comme représentant de la commission française d'histoire militaire. « Les cérémonies du Gorsedd ont dû être très belles dans ce cadre exceptionnel de Carnac », m'écrivait-il à son retour.

(18) Des Boisboissel ont bien vécu à Runan et dans le voisinage, mais il ne semble pas cependant que l'un des enfeux, actuellement visibles dans la splendide église de cette paroisse, ancien lieu de pèlerinage aimé des derniers duc de Bretagne, ait appartenu à cette famille. Au xv<sup>e</sup> siècle, lors de la construction de ce sanctuaire, les Boisboissel étaient surtout seigneurs du Fossé-Raffray, en Trégomeur, mais ils l'étaient aussi, il est vrai, du Launay, en Ploézal, paroisse limitrophe de Runan.

En ce qui concerne les Crec'hriou, nous avons fait une étude qui paraîtra probablement dans le bulletin de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord.

(19) Mme de Gennes, veuve en 1917, s'était remariée avec le colonel de Kerraoul. En 1954, la mère du général avait aussi rendu l'âme chez lui, à Vaucresson.



L'élégant château du Quélénnec, en Saint-Gilles-Vieux-Marché



L'élégant château du Quélenec, en Saint-Gilles-Vieux-Marché

Le XI<sup>e</sup> congrès l'empêcha aussi d'être des nôtres, à Saint-Brieuc, l'année suivante.

Enfin, il reçut l'investiture, en 1957, au Faouët, parmi les rochers d'un délicieux vallon, sous de grands chênes agités par un suroît violent. Quelle émotion se lisait sur son noble visage quand le Grand-Druide lui adressa les paroles rituelles : « Et va maintenant, Mab ar Pelem, Breiz dans ton cœur, Breiz dans ton esprit. »

Il eut le plaisir de retrouver au Faouët un autre vieux colonial, le colonel de Cadoudal, lui aussi membre de notre confrérie, sous le pseudonyme de Er Gohann.

Nous admirâmes tous son entrain l'année suivante, à Mûr-de-Bretagne. Après la messe dans la vieille chapelle de Sainte-Suzanne, la cérémonie, « al lidou », s'était déroulée dans l'enceinte d'un beau cromlec'h en grès armoricain que j'avais eu le bonheur de réaliser (20), sous les chênes séculaires, qui furent aimés de Corot (21) et que l'on reconnaît au moins, dans son tableau « l'Entrée du Manoir » (il s'agit en réalité de l'entrée de l'enceinte de la chapelle susnommée).

A la fin du banquet, les chansons allaient leur train... Je vis tout à coup mon voisin de table, le général, se dresser et entonner le « Good Bye Farewell » et avec quel cœur ! Deux de nos confrères, le regretté Gaston Gauthier, capitaine de port à Fédala, et le chanteur Milbeo se joignirent à lui pour clamer cette « Marseillaise de la Mer ». L'enthousiasme fut si grand que le général oublia l'heure de son train. M. Cléret le conduisit bien vite à Saint-Brieuc car il devait rentrer d'urgence à Paris, d'où il prenait la direction de Rome, afin d'y représenter une nouvelle fois la France au congrès des Sciences historiques. Cette année-là, la France fut donc représentée dans la Ville Eternelle par un authentique barde breton.

(20) Grâce à la générosité de M. Henri Cléret, directeur de la carrière de Trévéjean et alors président du Syndicat d'initiative.

(21) Cf. *En Suisse bretonne*, par E. LE BARZIC, Ti Roh-Vur, Mûr-de-Bretagne. Le cromlec'h est devenu l'un des beaux ornements de la cité mûroise.

C'est au mois d'août suivant, 1959, à Saint-Guérolé-Penmarc'h, que nous nous vîmes pour la dernière fois. Il était venu par devoir, par besoin aussi de se retremper dans l'enthousiasme des jeunes. Et pourtant il ne se sentait pas bien, pas bien du tout, puisqu'il me demanda, en cas d'aggravation trop rapide de son mal, de le faire reconduire au château du Pélem. A la messe et à la sainte Table, il se plaça entre Job Kergrist, druide An Arvor, qu'il aimait aussi beaucoup, et moi-même. Au cours de la cérémonie druidique, nous eûmes le même regard admiratif pour le cadre si grandiose de la côte bigoudenne, puis il profita d'une heureuse occasion pour rentrer.

Il est pieusement décédé, le 17 février 1960, à l'hôpital du Val-de-Grâce, exprimant le désir de reposer auprès de son père et de ses aïeux dans le cimetière de sa paroisse bretonne.

M. le chanoine Kéranflec'h, curé-doyen de Saint-Nicolas-du-Pélem, lui rendit un bel hommage avant de le conduire à sa dernière demeure terrestre. Rappelant dans de fort belles paroles, frémissantes d'émotion, combien le général était fidèle à ses devoirs religieux, combien il aimait la Bretagne dans tous ses aspects, dans son passé, dans sa langue, dans ses habitants, dans ses monuments, il déclara que l'homme se caractérisait à ses yeux par « une triple fidélité : fidélité à la Bretagne, fidélité à sa paroisse, fidélité à Dieu. »

#### ŒUVRE LITTÉRAIRE

*« Le style, c'est l'homme même ! »*

La distinction naturelle de ce gentilhomme, la noblesse et la délicatesse de ses pensées, son mépris des mesquineries et de la vulgarité, un certain goût aussi du panache se retrouvent tout entiers dans son style, dans son œuvre littéraire, alliés à une bonhomie, parfois légèrement teintée d'une fine ironie, et à une vaste érudition.

Comme le dit le général Charbonneau, il avait « un joli brin de plume à son épée ». Il le devait certes à sa sérieuse formation classique qui lui apprit à ne pas se payer de mots, à choisir le terme juste, la tournure élégante, mais aussi à son cœur d'or, à sa sensibilité de Celte. Jamais le sentiment, « la petite fleur bleue », n'est banni de ses écrits. Et puis, il devait y avoir aussi prédisposition naturelle, sa sœur, la comtesse de Kéranflec'h, a écrit une douzaine d'ouvrages : romans, souvenirs de famille, éthique rurale. L'un d'eux « la Femme de la campagne, ses épreuves et ses responsabilités », paru aux éditions Spes, a obtenu le prix Fabian de l'Académie française. Excellente conférencière aussi, et ainsi fut son frère, dont on aimait le débit simple, sans emphase, le ton de la conversation, où le sentiment était tempéré par un brin d'humour. On se souvient encore, à Rennes, de la brillante causerie qu'il fit à la Chambre de commerce, en fin de 1949 ou au début de 1950. (22)

D'une activité intellectuelle inlassable, le général de Boisboissel a publié plusieurs ouvrages, et surtout collaboré régulièrement à de nombreuses revues dont il était souvent l'un des principaux animateurs.

#### LES OUVRAGES

« **Peaux noires, cœurs blancs** ». — J. Peyronnet & C<sup>ie</sup>, 8, rue de Furstenberg, Paris (6<sup>e</sup>). — Préface du général Archinard. (Yves de Boisboissel était alors colonel.)

L'auteur a aimé ses braves tirailleurs sénégalais dont il a admiré la franchise, la bravoure, la confiance en leurs chefs. Par des témoignages irrécusables, il démontre de quelles effroyables tyrannies ils aidèrent les troupes françaises à libérer leur pays.

« **Au vent de la vie** ». — Collection « La Caravelle », 6, rue Bezout, Paris (14<sup>e</sup>).

(22) Notons également sa remarquable conférence du 9 septembre 1930, à Saint-Nicolas, à l'occasion du congrès bardique ("An Oaled", n° 36, 2<sup>e</sup> trim., 1931).

Le colonel qui publiait, en 1938, ce recueil de soixante-dix pages de vers était, depuis 1931, membre du Collège des Bardes de Bretagne.

Ces poèmes sont en réalité les chants d'un barde au grand souffle, qui sait manier sa plume et dont le vers est d'une clarté de rus coulant sur du granit breton.

Les sujets d'inspiration sont, pour une bonne part, résumés sur la page de garde :

Aux miens, morts et vivants.  
A la Bretagne, ma mère, qui m'a fait à son image.  
Aux vieux laboureurs de mer, qui m'ont initié jadis.  
A tout ce que j'ai aimé, au matin et au couchant  
[de ma vie errante :  
Ces feuilles éparses dans le vent...

Les premiers vers, il fallait s'y attendre, sont pour la vieille maison du Pélem, si attachante :

Vieille demeure, vieille mère,  
J'aime ton front de granit gris  
Où le temps implacable a mis  
Sa griffe profonde et sévère  
D'usure, de deuils, de soucis.

Mais ce « vieux nid d'hommes » est symbole de vie et de pérennité :

Et je sens comme tu tressailles  
Quand la troupe de mes petits,  
Chassant les fantômes surpris,  
Fait, au tréfonds de tes entrailles,  
Palpiter la vie à grands cris.

Et puis le poète célèbre sa Bretagne. C'est d'abord un merveilleux « Printemps en forêt de Brocéliande », souvent reproduit par les revues bretonnes, où l'auteur s'apparente à deux autres bardes de chez nous, Louis Tiercelin et Jos Parker :

Sur la lande, où l'hiver avait traîné sa brume,  
Avril a déployé l'or des ajoncs en fleurs...

.....  
Allons guetter la Fée en sa forêt hantée  
Mêlant ses vains soupirs aux souffles du matin ;  
Avec elle cherchons la retraite ignorée  
Où le philtre d'amour tient endormi Merlin.

Il chante ensuite les croix de chemins, le « Vieux Moulin », et puis la mer, la mer sauvage du Raz, mais aussi l'océan austral et même la houle du cap Horn. Puis c'est l'Afrique, le grand désert où « l'erg fauve » est brûlé de soleil, mais qui connaît aussi « la fraîcheur calmante de la lune... » Hélas, un grand méhari n'en peut mais,

il s'arrête et s'agenouille.  
Le terme de sa vie est là, sur le reg nu...  
Qu'il meure intact et pur. Bientôt sur son squelette,  
Le vent aura poussé le sable insidieux :  
Une dune naîtra, tombe immense et muette  
Du grand azouzel blanc, fils de l'erg lumineux.

L'auteur célèbre aussi la mort épique d'un capitaine, vrai paladin, sous les coups des Berabers :

Les balles ont passé leur coup de fouet strident !...  
.....  
Et le sable de l'erg a reçu des mourants  
La rouge libation sur son autel aride.

Guerre 1914-1918 ! Le poète s'émeut devant la tombe de quatre Sénégalais morts en exil. Puis il revient aux siens : son père, sa bonne épouse :

Les jours après les jours ont coulé, clairs ou sombres,  
Comme une eau fugitive à travers le rocher.  
Notre vie à son tour voit l'hiver s'approcher,  
Et le couchant déjà la teinte de ses ombres.  
Voici le soir, ma bien aimée,  
Descends, à mon bras appuyée,  
Ce sentier de la Destinée  
Qui nous mène ensemble Là-Bas...

Que m'importe la nuit prochaine  
Si, pour ce reste d'heure humaine,  
Je sens se poser sur la mienne  
Cette main que tu me donnas.

On referme ce livre avec beaucoup d'émotion, on le range soigneusement avec la certitude qu'on aimera le relire.

« **Dans l'ombre de Lyautey** » (23). — Préface du maréchal Juin, de l'Académie française. — Edition André Bonne, 15-17, rue Las-Cases, Paris. 400 p.

A la mémoire de celui qui fut mon chef  
vénéral et le parrain d'un de mes fils.

Y. B.

C'est un volume riche de souvenirs très émouvants, où se reflète la vénération que le comte de Boisboissel portait à son ancien chef, un ouvrage de piété filiale, pourrait-on dire. L'auteur s'y révèle excellent historien et brillant conteur. Y a-t-il quelque chose de meilleur sur la guerre du Maroc ? L'auteur n'était-il pas acteur ?

En lisant ce livre, on regrette de ne pas avoir été officier sous Lyautey.

Quelques instantanés intéressants.

Cet ouvrage a obtenu le prix des Gens de France.

En Bretagne,  
en cette vieille maison ancestrale  
qui attendait sa visite promise, 1952.

« **Comment naît une ville. — Histoire de Saint-Nicolas-du-Pélem** » (24). — Les Presses bretonnes, rue Poulain-Corbion, Saint-Brieuc, 1952. 125 p.

(23) Avant 1939, Y. de Boisboissel avait déjà publié *Lyautey, maréchal de la plus grande France*, plaquette qui avait été couronnée par l'Académie de Nancy.

(24) L'un des fils du général, le commandant d'aviation Henry de Boisboissel, doit publier une nouvelle édition de cet ouvrage.

Comme ci-dessus, l'exergue vaut d'être cité : « En enor da Vreiz, hon mamm muia-karet, hag en envor d'ar re goz, a greiz ma c'halon — En l'honneur de la Bretagne, notre mère bien aimée et en mémoire des Anciens, de tout mon cœur. »

Y. B.

Oui, cet ouvrage d'histoire locale, que le comte de Boisboissel écrit aussi « en son vieux nid d'hommes, sous le regard éteint des ancêtres », est encore une œuvre de piété filiale. Piété filiale de l'auteur envers les siens, pour la petite ville de Saint-Nicolas et la Bretagne tout entière.

Cette monographie a été composée en bonne partie d'après des archives de famille.

L'on y voit comment, d'un petit hameau, voisin du manoir du Pélem et dépendant de l'importante paroisse de Bothoa, naît la coquette petite ville de Saint-Nicolas qui devient chef-lieu de canton sous le Consulat.

Moyen Age... Ligue... Révolution. Le livre fourmille de détails très intéressants, même pour l'histoire générale de la Bretagne. C'est un excellent modèle pour les auteurs de monographies historiques.

« **Un baroudeur, le capitaine Georges Mangin (1873-1908)** ». — Editions Peyronnet, 161 pages, 1954.

L'auteur nous retrace la vie courte, mais fulgurante d'un frère cadet du général Charles Mangin. Il s'agit d'un vrai chevalier d'épée, terrible adversaire d'Ahmadou, du sanguinaire Samory et de son fils Moktar. Ce ne fut pas un fort en thème, ni un Saint-Cyrien brillant, mais il gagne ses galons à la pointe de son épée au Soudan, au Niger, en Mauritanie. Boisboissel avait beaucoup d'admiration pour cet intrépide et généreux "gerfaut" qui le devança à la tête des méharistes du désert.

Cette œuvre virile, saine, droite, est une biographie, mais aussi un livre d'aventures au style alerte.



« Bretagne, ma Mère bien-aimée ». — Editions Peyronnet, 126 p.

Je reçus ce joli petit volume un beau jour du début de 1955. Après avoir pris connaissance, avec un réel plaisir, de l'aimable dédicace en langue bretonne, je sautai sur l'affectueuse préface faite par Lyautey pour une première édition. (25) « Tous ceux qui les liront (les "Souffles") seront pris dès la première page. »

Ces petits récits intitulés « Souffles du terroir », sont de véritables poèmes — de la veine de Chateaubriand et d'Anatole Le Braz, ces autres Bretons — où l'auteur chante tendrement la terre ancestrale, clame bien haut son amour du Pays, se laissant aller à la séduction de « l'inoubliable enchanteresse ».

Rien n'est plus charmant que ces promenades où nous entraîne le poète, dans les sentiers où la châtaigne roule parmi les feuilles gondolées, sous la pluie cinglante d'automne ou par les aubes apriliennes, quand « la sève fuse de toutes parts ».

Ces promenades sont si bretonnes qu'elles sont jalonnées de vieux calvaires et aboutissent à d'antiques chapelles et à des pieux cimetières, car Yves de Boisboissel était intensément de cette race qui « tient ses morts par la main ». Il a écouté parler l'âme des vieilles pierres et des grands chênes séculaires qui symbolisent si bien la pérennité d'une race, la grandeur de la tradition, la noblesse qu'il y a dans ces « simples belles actions de succéder, de continuer ».

Aux « Souffles du terroir » font suite les « Souffles du large ». Des agrès sifflent, des voiles fasseyent, la mer y hurle et tonne sous les pinceaux lumineux d'Ar-Men et de La Vieille... O mer bretonne au baiser rude !

Plus loin, le trois-mâts, qui emmena le jeune Cornouaillais dans son tour du monde, file grand largue, tribord amures « par-delà les Kerguelen désolées ».

(25) *Souffles du terroir et du large*, préface de Lyautey (Saint-Brieuc, O.-L. AUBERT, 1928). C'était un luxueux volume, format album, orné de huit aquarelles d'Albert Gautier, dont la chapelle du Ruellou.

Et puis, c'est nuit de Noël en mer des Tropiques, une mer somnolente « pailletée de phosphorescences », qui laisse aux Bretons le loisir des rêves.

Le vieux Le Bihan, gabier de misaine, ancien baleinier, vieux "bosco", qui porte des anneaux de forban aux oreilles, raconte au jeune lieutenant la légende de Notre-Dame-du-Cap-Horn, dans un mystérieux crépuscule austral.

On finit par une veillée funèbre autour du corps d'un petit Yves-Marie, victime de la mer hostile. Mais cette mer cruelle, Yves de Boisboissel l'a quand même tendrement aimée, comme tant d'autres gars de chez nous.

« Le dernier avocat-général au Parlement de Rennes, Hippolyte Loz de Beaucours (1746-1830). — Editions Peyronnet, fin de 1955.

Avec la biographie de cet arrière-arrière grand-oncle, le comte de Boisboissel fait œuvre d'historien dans le sens le plus rigoureux du terme. Il s'appuie constamment sur des archives, les archives de cet aïeul, dont il retrace la belle vie, et sur d'autres papiers de famille, parchemins, notes, anciens rentiers qu'il a le mérite d'avoir soigneusement classés et dépouillés. Il n'a surtout pas omis de lire les lettres, « où palpitaient encore des cœurs à jamais refroidis. Entre les feuillets, la poudre à sécher coulait avec un bruit menu, comme la cendre du passé ». Toujours la piété filiale, le sentiment, « la petite fleur bleue », anime tout ce qu'évoque l'historien.

Dans cet ouvrage de 300 pages, auxquelles s'ajoutent des portraits et deux tableaux généalogiques en hors-texte, on trouve la physionomie vraie de notre Bretagne à la veille de la Révolution, la révolte du Parlement, les troubles de Rennes. Le comte de Boisboissel suit le marquis de Beaucours en exil à Hambourg et nous fait un tableau saisissant de la vie des émigrés. De nombreuses notes intéressantes également sur la période de l'Empire et de la Restauration.

Ce dernier avocat-général de notre Parlement a été, de toute évidence, l'un des modèles préférés de son biographe qui admirait en lui sa fidélité à la monarchie traditionnelle, dont il vécut les derniers jours, sa profonde foi chrétienne et son amour de la Bretagne, dont il se plut à apprendre la langue. Il est mort « amenant ses couleurs intactes ».

Et ainsi a fait quelque cent ans après, son arrière-arrière-petit-neveu : « En fidélité, j'ai terminé ma vie. »

#### REVUES

Membre de l'académie des Sciences d'outre-mer, de l'Association des Ecrivains de la mer et d'outre-mer, de l'Association des Ecrivains catholiques, des Amitiés Charles-de-Foucault, du Comité de l'Association bretonne-U.R.B. et, nous nous répétons, du Collège des Bardes de Bretagne, officier d'Académie, le général de Boisboissel a collaboré aux revues suivantes :

**Revue des Troupes d'outre-mer ;**

**Revue internationale d'histoire ;**

**Revue hebdomadaire ;**

**Revue de Défense nationale, Saint-Cyr ;**

**Vert et Rouge, Tropiques ;**

**Cahiers Charles de Foucault** (étude sur le général de Sonis, glorieux soldat de chez nous).

**An Oaled, An Tribann** (revue du Collège bardique) ;

**Bulletin de l'Association bretonne** (principales communications : « Le régiment de Royal suédois en Bretagne [1788], tome 63, 1954 » ; « Le droit de quintaine », tome 64, 1956).

..

Au moment de clore ce modeste travail, nous relisons à point nommé le post-scriptum d'une aimable lettre reçue de M. Pierre Vallerie, autre officier général, membre de

notre Collège bardique, de l'Association bretonne, et animateur de plusieurs groupements bretons, au sujet de notre regretté confrère. Ces quelques lignes constituent un fort bel hommage et résumant tout ce que nous avons pu écrire sur la transcendante exemplarité de vie de Mab ar Pelem :

« J'ai beaucoup connu le général de Boisboissel qui voulut bien m'honorer de son amitié. Je le rencontrais très souvent avec un bien grand plaisir et c'est avec peine que je l'ai vu nous quitter. C'était un magnifique soldat, chez qui l'autorité s'alliait à un cœur d'or et à une simplicité joyeuse. C'était aussi un grand chrétien, un authentique Breton et un écrivain de talent.

« Marcher sur ses traces est une très belle ambition. »

A Mûr, en cette Haute-Cornouaille  
qu'il a tant aimée.

**Ernest LE BARZIC.**

Août 1966.

### SOURCES PRINCIPALES

- Lettres reçues du général de Boisboissel.
- Œuvres du général.
- Discours prononcés à ses obsèques, par MM. les généraux Charbonneau et Bazillon, le chanoine Kéranflec'h et l'abbé Duval, ainsi qu'un article de l'écrivain turc Fuat Pékin.  
(Le tout formant une brochure de 14 pages, petit format.)
- **Histoire de Bretagne** (Raison du Cleuziou).
- Notes pour servir à l'**Histoire de la Noblesse de Bretagne** (Raison du Cleuziou), in mém., Soc. arch. des Côtes-du-Nord, 1874.
- Palmarès de l'école Saint-Charles de Saint-Brieuc (années 1901-1902, 1902-1903, 1903-1904).
- « **Auprès de Lyautey** » (Wladimir d'Ormesson, de l'Académie française).
- Revue "**Historia**", numéro de mars 1964 : « Lyautey au soir de sa vie » (W. d'Ormesson).
- « **Le maréchal Lyautey** » (Pierre Croidys, éditions Bonne Presse, Paris).
- Quelques numéros de revues bretonnes : **Bulletin de l'Association bretonne, de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord, d'an Oaled**.
- Des renseignements précis m'ont été fournis sur la carrière de son époux par Mme la générale de Boisboissel.

Qu'elle en soit très respectueusement remerciée.

E. B

## DU MÊME AUTEUR

- *Mûr-de-Bretagne et sa région* (brochure de 70 p. pour le Syndicat d'initiative de Mûr). 1947.
- *Image de la Bretagne centrale* (dépliant du S.I. de Mûr). 1950.
- Articles, poésies et études en langues française et bretonne dans journaux et revues. (Pour l'ensemble : Prix littéraire du département des Côtes-du-Nord, en 1950.)
- « Histoire d'une école depuis 1854 » (école Saint-Joseph, Quédillac) dans *Bulletin du doyenné de Saint-Méen*, 1954.
- *La Roche-Derrien et ses environs. Le barde Narcisse Quélien* (ouvrage subventionné par l'U.D.S.I. des Côtes-du-Nord). 1955. 150 pages.
- Brochure d'addenda au précédent ouvrage. 1958.
- *François Vallée Abherve, grammairien et lexicographe* (publié par le Collège des Bardes de Bretagne). 1956.
- *Mûr-de-Bretagne et sa région* (2<sup>e</sup> édition), 400 p., préface de M. le chanoine Falc'hun, professeur à la Faculté des Lettres de Rennes, subvention par le Conseil général des Côtes-du-Nord, prix de l'Entente Culturelle Bretonne. 1957.
- *Kôziou tintin Mari* (recueil de contes en langue bretonne). Prix littéraire du Gorsedd, prix de la Fondation Culturelle Bretonne, publié par la revue *Brud*. 1963.
- *Kalonou tregeriad* (recueil de nouvelles in revue *Brud*). 1963.

— 47 —

- *En Suisse bretonne*, 80 p., 1965.
- *Jean Choleau, son œuvre. La Fédération Régionaliste de Bretagne*, 63 p., 1965.

Chez l'auteur : 26, avenue du Cimetière-de-l'Est, Rennes.

..

A paraître prochainement, en langue bretonne :

- Un roman.
- Mémoires, nouvelles, contes (dont des traductions de Hauff).

En français :

- Sur les traces d'une vieille famille bretonne (Crec'hriou).
- Loguivy-de-la-Mer.

Le premier chapitre de ce livre est consacré à l'étude de la situation géographique de la région de Rennes, et à l'examen de son développement économique et social.

Le second chapitre est consacré à l'étude de la situation géographique de la région de Rennes, et à l'examen de son développement économique et social.

